

**GUERRE COMME INSTANCE DE RESTAURATION DES ATOUTS  
POUR LE DÉVELOPPEMENT DES PEUPLES  
- Cas de la République Démocratique du Congo -**

Par

**Patrick MBOKA BANGENDJ'AKOTOMBA**

*Chef de Travaux à l'Université de Kinshasa*

**RESUME**

*La situation belliqueuse mondiale ne cesse de susciter de questionnement et réflexion sur l'urgence de l'instauration de la paix. En Afrique et particulièrement en République Démocratique du Congo, le discours autour de la paix demeure un rêve chimérique pour son peuple. Ainsi cette soif inassouvie pour le retour de la paix tient le soubassement de notre réflexion autour du thème de violence et de guerre en Afrique et de ses nombreuses implications. C'est pourquoi, nous nous proposons de réfléchir sur la possibilité de la paix et de l'unité du Congo-Kinshasa une fois issu des cendres de la guerre cyclique d'où il s'embourbe depuis plusieurs décennies. Ceci justifie le point de vue de Kant selon lequel le conflit diffère de la guerre en ce qu'il se veut être toute divergence de pensées, d'opinions ou d'intérêts qui caractérise les individus ou groupes opposés.*

**Mots-clés :** *Etats, Guerre, restauration, développement, conflit*

**ABSTRACT**

*The world war situation does not cease to raise questions and reflections on the emergency of the establishment of peace. In Africa and particularly in the Democratic Republic of Congo, the discourse around peace remains a pipe dream for its people. Thus, this unquenched thirst for the return of peace is the basis of our reflection on the theme of violence and war in Africa and its many implications. This is why we propose to reflect on the possibility of peace, unity and Congo-Kinshasa once it emerges from the ashes of the cyclical war in which it has been stuck for several decades. This justifies Kant's point of view according to which conflict differs from war in that it is any divergence of thoughts, opinions or interests that characterizes opposing individuals or groups.*

**Keywords:** *States, War, restoration, development, conflict*

## INTRODUCTION

La situation belliqueuse mondiale ne cesse de susciter de questionnement et réflexion sur l'urgence de l'instauration de la paix. En Afrique et particulièrement en République Démocratique du Congo, le discours autour de la paix demeure, pour ce pays, un rêve chimérique pour son peuple. Ainsi cette soif pour le retour de la paix tient le soubassement de notre réflexion autour du thème de violence et de guerre en Afrique et de ses nombreuses implications. Nous nous proposons de réfléchir sur la possibilité de la paix et de l'unité du Congo-Kinshasa une fois issu des cendres de la guerre cyclique d'où il s'embourbe depuis plusieurs décennies. Du point de vue de Kant, le conflit diffère de la guerre en ce qu'il se veut être toute divergente de pensées, d'opinions ou d'intérêts qui caractérise les individus ou groupes opposés.

Le conflit se démarque de la guerre en ce que, cette dernière à croire LAROUSSE, elle se conçoit comme épreuve de forces entre États, entre peuples, entre Partis<sup>1</sup>. Héraclite, quant à lui, affirme que « le conflit est le père de toutes choses, et de toutes il est roi »<sup>2</sup>. On le voit, le conflit est inhérent à la nature humaine. Il habite les hommes de leur intérieur et il ne fait pas toujours appel à la violence physique comme la guerre.

L'homme naît et évolue depuis l'aube de temps dans un environnement qui lui est clair-obscur du fait de ce que dans lui se trouve héberger des idées opposées qui caractérisent la guerre interne, guerre du pour et du contre du bien et du mal, du vrai et du faux, du bon et du mauvais, et aussi de ce que son vis-à-vis est à la fois ami et ennemi, proche et éloigné, qui se découvre en se cachant.

Ce qui amène Hobbes à penser que la société n'est que la guerre de tous contre tous et l'homme, un loup pour l'homme<sup>3</sup>. Notre propos s'articule autour de trois axes essentiels : la matérialité des forces physiques et l'exigence d'une politique-éthique, la portée politique de la guerre, la guerre comme condition de possibilité de développement d'un peuple.

---

<sup>1</sup> PETIT LAROUSSE illustré, Paris, 1986, p. 723.

<sup>2</sup> HÉRACLITE, Frag. 53.

<sup>3</sup> T. HOBBS, *Léviathan*, Sircy, Paris, 1971, p. 108.

## I. LA MATÉRIALITÉ DES FORCES PHYSIQUES ET L'EXIGENCE D'UNE POLITIQUE- ÉTHIQUE

La guerre est violence et porteuse des faits néfastes. Elle désagrège un peuple et cause beaucoup de torts à la communauté humaine plus précisément à son environnement physique, politique, économique, culture voire éthique.

Étymologiquement, le terme de violence peut être compris à partir du terme latin *violentia* qui veut dire farouche, force. Elle est issue du verbe *violare*, qui signifie traiter avec force, profaner, transgresser. Quant au MICRO-ROBERT, la violence est l'acte d'agir sur quelqu'un ou de faire contre sa volonté, en employant la force ou l'intimidation<sup>4</sup>. Le dictionnaire de la philosophie politique précise quant à lui que, la violence est un mal physique et/ou moral, infligé délibérément à autrui en abusant de lui, autrement dit, c'est une agression qui emporte la réprobation.

Aujourd'hui, il existe ce qu'on appelle la philosophie de la guerre avec autant de théories, typologies et approches sur la thématique. Beaucoup de penseurs, à travers des siècles, ont réfléchi sur la guerre, ses origines, son pourquoi et ses conséquences sur l'humain. La philosophie de la guerre admet pour principe que l'état normal des relations entre les hommes et entre les peuples est la violence, l'hostilité et la malveillance. C'est ce principe que MACHIAVEL place comme fondement de l'autorité politique. C'est ainsi que pour TERTRAIS, « la guerre est un conflit à grande échelle opposant au moins deux groupes humains : tribus, villes, communautés, mouvements politiques, États, Empires, alliances voire organisations internationales »<sup>5</sup>. La guerre et la paix sont situées aux antipodes d'une dialectique ami-ennemi et sont donc loin de la conjugaison harmonieuse pour la construction de l'humanité nouvelle, de paix et de concorde a-t-on l'impression.

Dans « De la guerre », CLAUSEWITZ note que la guerre est un acte de violence destinée à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté<sup>6</sup>. Le concept de guerre demeure à nos yeux indissociables à celui de la violence. La violence dans sa dimension matérielle qui s'identifie de façon complexe, au regard de la littérature abondante de nos jours et surtout à travers l'usage qu'on lui attribue notamment par les nouvelles technologies de l'information et de la communication. Et bon nombre de penseurs philosophes se sont donnés la peine de vouloir spécifier ce terme voilé hors de la lumière philosophique afin de ressortir des généralités qui l'occultent souvent et s'y rattachent indéfectiblement.

---

<sup>4</sup> MICRO-ROBERT, *Dictionnaire d'apprentissage de la langue française*, PUF, Paris, 1993.

<sup>5</sup> B. TERTRAIS, *La guerre*, PUF, Paris, 2010, p. 7.

<sup>6</sup> CLAUSEWITZ, *De la guerre*, cité par N. BUDOS, *Le mal extrême, La guerre vue par les philosophes*, CNRS éditions, Paris, 2010, p. 267.

Pour Platon, la violence n'est pas de l'ordre conceptuel et normatif mais réside plutôt au niveau du caractère palpable car elle se réfère beaucoup plus au droit, à la cité à travers la justice, le bien commun et la démocratie.

Bien qu'il soit recommandé de rattacher souvent le terme violence à celui de vis, l'entendement diffère de nuance en effet, car dans une vision plus globale du terme vis, il renvoie surtout à la force en action, à la ressource d'un corps pour exercer sa force et donc la puissance, la valeur, et la force vitale<sup>7</sup>. Le terme violence dans ses acceptions françaises modernes de farouche, force, profaner, ou encore transgresser, donne à n'en point douter toute la quintessence du concept guerre.

L'illustration de la violence à travers la guerre se mesure par le degré de destruction de l'homme et de son écosystème, de mœurs, de l'amour du bien commun, de la transgression et profanation du sacré et la violation de l'ordre établi. Bref, par son degré de cruauté à l'endroit de l'homme et de son environnement, la violence se caractérise souvent par la douleur physique et morale dont elle tire une distinction indéniable, particulièrement mémorable.

L'aspect physique de la violence a, de tous temps, été présenté comme un conflit porté vers une opposition des hommes entre eux dans la cité. Ainsi, s'il faut revenir à la violence, elle donne lieu à la guerre, à la brutalité des peuples ou encore à la tyrannie. L'on peut s'apercevoir que même celui à qui le peuple a donné sa légitimité peut se transformer en tyran contre le même peuple qui à son tour peut s'opposer et résister.

Platon illustre fort joliment ce niveau d'opposition de la violence comme voici : « le père craint ses enfants et le maître ses disciples, ou magistrats ne jouissent d'aucune autorité et les lois restent lettres mortes »<sup>8</sup>. Il va donc sans dire que dans une telle cité, il ne peut y avoir que la désorganisation des structures et des relations entre les hommes qui finissent par engendrer le conflit et la guerre et les rendre cycliques, perpétuels ou endémiques.

Le tyran, préconise Platon, hait cependant que l'envie et la haine veillent sournoisement sur lui et qu'elles viendront un jour le frapper au fond du palais où il se cache. Ce palais est déjà pour lui une prison. Ainsi rongé de vices et victimes d'incessante terreur à l'apogée du destin promis à sa nature tyrannique, il est à la fois le plus méprisable et le plus malheureux des hommes car la violence prend alors les allures d'une réalité.

On l'a vu, lorsqu'éclata la crise dans le royaume du Lou en 517 avant J-C, rapporte-t-on, CONFUCIUS et ses disciples se mirent en route vers la province voisine de TSI. Ils rencontrèrent une veille femme qui pleurait à côté d'un

---

<sup>7</sup> Cf. MICRO-ROBERT, *Dictionnaire d'apprentissage de la langue française, op.cit.*, p. 567.

<sup>8</sup> PLATON, *La République*, Garnier Flammarion, Paris, 1996, p. 46.

tombeau. Ils lui demandèrent ce qui lui est arrivé. Il s'est passé une triple tragédie, en cet endroit répondit-elle. Son beau-frère, son mari et finalement son fils avaient été tués par des tigres. CONFUCIUS lui demanda pourquoi sa famille avait-elle néanmoins décidé de demeurer dans ce coin si dangereux. Il n'y a pas ici de gouvernement pour nous opprimer, répondit-elle. Se tournant vers ses élèves, Confucius fit cette remarque : « prenez note de ceci : un gouvernement oppresseur est pire qu'un tigre »<sup>9</sup>. C'est la pire des réalités liées à la condition d'existence de l'homme. La violence vient à l'homme de toutes parts ; désagrège la société et éloigne le monde de l'Agapè au profit de celui de Thanatos. L'aspiration profonde de l'homme étant pourtant de connaître un univers de l'accomplissement de la « bolingocratie », « dinanga-cratie », « nzolacratie », « lolango-cratie », le monde de l'amour qui doit frémir après la guerre<sup>10</sup>.

Quand on s'engage à distinguer la guerre conventionnelle de celle non conventionnelle, on se lance ainsi à sa typologie.

Et s'agissant de la République Démocratique du Congo, en guerre depuis des décennies dans son front Est, on est tenté d'y voir la guerre non-conventionnelle, c'est-à-dire « ce type de conflit opposant des acteurs non étatiques, milices armées, mercenariat international des forces armées nationales »<sup>11</sup>. Il s'agit de type de guerre asymétrique qui se transforme très souvent en guerre civile, et qui se développe très rapidement entraînant ainsi des grandes masses.

Compte tenu de la perméabilité de nos frontières et de ce que beaucoup de tribus sont installées à des limites transfrontalières, ces mouvements impliquent également des ramifications transnationales. Ces types de guerres poursuivent des objectifs multiples et variés : idéologique, économique ou culturelles. C'est par exemple ce que poursuit Al-Qaïda qui veut instaurer un « califat mondial ». Ce qui amène Samuel Huntington à théoriser « la guerre des civilisations » qui peut engendrer le « choc des civilisations »<sup>12</sup>. Le congolais peut-il y parvenir ?

---

<sup>9</sup> S. GAY STERBOUL, « Confucius, Ses disciples et la population » in *Population*, 1974, p. 775.

<sup>10</sup> MM'VUMBI NGOLU Tshasa, « Violence, raison dans l'univers des personnes », in USAWA, N° 9-16 bolingo, mapendo, lolango, dinanga et - Nzola signifient « amour » dans les langues locales du Congo.

<sup>11</sup> O. NAY (du), *Lexique de science politique*, 4<sup>e</sup> éd., Dalloz, Paris, 2017, p. 249.

<sup>12</sup> S. HUNTINGTON, *Le choc des civilisations*, Odile Jacob, Paris, 2007.

## II. LA PORTÉE POLITIQUE DE LA GUERRE, PENSÉE PAR LES PHILOSOPHES

En liant la notion de nature au concept de violence, Aristote note en effet que tout mouvement est violent. Mais il est nécessaire que le mouvement naturel existe même si en effet, le mouvement est contre-nature<sup>13</sup>. La disposition naturelle c'est l'amour de la paix et du bien-être souvent secoué par le mouvement de guerre qui est contre nature.

Si le mouvement d'Aristote est naturel, nous abordons ici le mouvement dans sa dimension socio-politique. C'est dire en fait que l'acte violent ou contre-nature, renvoi à un obstacle. Ce mouvement dans sa dimension socio-politique intéresse au premier plan les philosophes. Ils le qualifient de guerre civile. Cette expression désigne la montée aux extrêmes des luttes sociales qui s'avèrent « le point du plus grand désordre et de la plus grande hostilité intérieure, voire le seuil d'éclatement ou de dissolution »<sup>14</sup>.

Parmi ces penseurs de la guerre, il y a THUCYDIDE. Celui-ci n'était pas un philosophe mais plutôt un historien. L'inventeur de l'objectivité en histoire s'est beaucoup intéressé au conflit qui mit Athènes et Sparte aux prises pendant près de trente ans (431-403) et donnant la qualification de la guerre la plus totale et la plus grande à comparer à la guerre de Troie.

Guerre interne aux Grecs, elle a opposé les partis aristocratiques de Sparte et démocratiques d'Athènes et a généré une multitude des conflits sanglants dans les cités divisées à l'occurrence la guerre civile de Corcyre, qui se présenta comme la première anatomie de la *Stasis*. Toutes ces guerres, depuis celle de la Péloponnèse, sont d'essence politique avérée.

Chez Platon, la *stasis* désigne « la rupture d'une relation de parenté. C'est le sens usuel. Le mot, *stasis* peut s'appliquer à une grande variété d'unions entre amis à l'extérieur d'une même cité, entre membres d'un même corps, entre les parties d'une même âme ou même entre les dieux »<sup>15</sup>.

Platon insiste surtout sur le fait que l'on ne peut valablement parler du *stasis* que là où il y a union. Et comme tel, on ne peut pas parler de *stasis* entre les cités étrangères mais plutôt de « *polemos* »<sup>16</sup> du *Timée* à la *République*. Il en découle généralement que l'état de nature, comme l'affirme Hobbes, s'identifie à la violence comme état de guerre perpétuelle de « chacun contre chacun »<sup>17</sup> comme si la société était privée de souverain.

<sup>13</sup> Cf. ARISTOTE, *Physique*, IVS8, 21 a traduit par P. Peligrin, Garnier Flammarion, Paris, 2020, p. 67.

<sup>14</sup> N. DUBOS *Le mal extrême*, *Op.cit.*, p. 209...

<sup>15</sup> PLATON, *Sophiste*, 228a

<sup>16</sup> PLATON, *République*, 470b.

<sup>17</sup> HOBBS, *Léviathan*, *Op.cit.*, p.305.

C'est ainsi que Platon veut rapprocher le *nosos* comme maladie du corps vivant et la *stasis* qui est la maladie de la cité en les présentant comme des analogies<sup>18</sup>. Suivant cette logique, Platon veut présenter le conflit comme maladie politique ayant pour visée de désagréger la cité et non pas sa dissolution. « C'est justement ce sens paradoxal que Platon cherche à remodeler dans sa constitution de la cité juste et dans sa révision de la sémantique politique »<sup>19</sup>.

Quant au mouvement, le *kinesis*, Platon le distingue de *stasis* qui prône l'immobilisme, une situation à l'arrêt en ce que le *kinesis* est pour le devenir. Autrement la guerre n'amène pas à la dissolution de la cité mais dans un arrêt de mouvement de la cité. Elle met un frein momentané au devenir de la cité. La guerre est la déliaison d'une liaison et qu'il faut la dissoudre pour y mettre fin. Dissoudre la guerre c'est passer du côté de la réconciliation.

De toute l'œuvre politique d'ARISTOTE le livre V est consacré au changement des constitutions et aux moyens de les sauvegarder. Et pourtant, note DUBOIS, nulle constitution, même la plus parfaite (...) n'est à l'abri des changements et de la satisfaction qui peut les accompagner<sup>20</sup>. En d'autres termes, même la politique en tant que mélange de la démocratie et de l'oligarchie n'échappe au *metabolaiton politikon* ; c'est-à-dire aucun régime de gouvernance politique n'est exempt des changements brusques. On, note qu'avec ARISTOTE, le phénomène de la *stasis* est comme ramener à la normalité et constitue un dominateur commun avec d'autres penseurs, aussi bien les philosophes que les humanistes. La *stasis* devient ainsi une réalité étroitement liée à la cité.

A la renaissance de la discorde, Machiavel est catégorique (un prince ne doit avoir d'autre objet ni d'autre pensée, et ne doit rien choisir d'autre pour art, hormis la guerre et les ordres et la discipline de celle-ci) avant de se justifier car c'est le seul art qui convienne à celui qui commande<sup>21</sup>.

Francis BACON (1561-1626) est un philosophe et politique pratiquant qui aimait vivre la pensée humaniste en se référant notamment à Machiavel dont il fit la critique d'une certaine pensée machiavélique de la politique sur la raison d'état et des remèdes empiriques du gouvernement. Dans « De dignitate et augmentis scientiarum » il écrit notamment que « les arts de l'empire comprennent trois offices politiques, le premier visant à amener l'empire, le second à le rendre heureux florissant le troisième à l'agrandir et en tirer des limites »<sup>22</sup>.

---

<sup>18</sup> PLATON, *Timée*, 81e-82b.

<sup>19</sup> N. DUBOIS, *Le mal extrême*, *Op.cit.* p.14.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.30.

<sup>21</sup> N. MACHIAVEL, *Le prince*, *Op.cit.*, p.14.

<sup>22</sup> F. BACON, *De dignitate et augmentis scientiarum*, Fayard, Paris, 2002, p. 792.

Au 16<sup>ème</sup> et 17<sup>ème</sup> siècle, la guerre de religion est apparue pratiquement comme un véritable défi du droit de résister du fait de la contemporanéité de la formation des grands États et de la crise provoquée par la réforme qui justifie la guerre civile en tant que fruit d'une réflexion humaniste aux significations antiques.

Près d'un siècle, on observe alors l'unité d'un nombre important des concepts modernes de l'État comme souveraineté, droit naturel, contrat social etc. qui devaient se concentrer dans la nouvelle configuration des luttes civiles touchant la problématique théologico-politique du droit et du devoir de résister au prince coupable d'impiété.

Les théories de la résistance à cette époque des penseurs comme HUGO GROTIUS, étaient inséparables d'une politique peu tolérable en matière religieuse. Toute cette pensée est soutenue par l'idée qui légitime la résistance au nom de l'alliance avec Dieu et donne devoir au prince de contraindre le peuple à observer la vraie religion.

La position de GROTIUS se situe à égale distance de l'interdiction absolue de la résistance soutenue par certains théologiens qui voulaient sacraliser le pouvoir politique et de sa légitimation chez JUNIUS BRUTUS. « Si les souverains commandent quelque chose de contraire au droit naturel et au commandement de Dieu, recommandent-ils, il ne faut point exécutés leurs ordres »<sup>23</sup>.

De THOMAS HOBBS, on retient la défense d'une autorité illimitée du souverain et une vulnérabilité totale des sujets face à sa puissance. Ce qui peut être réduit à une certaine justification de la rébellion et de la guerre civile sans masquer un autre volet de sa pensée qui est l'étendue du droit de résister.

Aux yeux de HOBBS, « toute rébellion est assimilée à une injustice : injustice de rebelle envers d'autres sujets, auxquels il a promis de ne pas empêcher les actions du souverain, l'injustice envers le souverain auquel il a remis le droit de légiférer »<sup>24</sup>. Ceci peut paraître scandaleux face à certaines formules les plus absolutistes du Léviathan telles que l'homme, loup pour l'homme.

La pensée de HOBBS vise à défaire les justifications des rebellions qui s'opposent sur l'idée selon laquelle le souverain, partie prenante d'un contrat avec ses sujets peut être accusé d'injustice lorsque son gouvernement n'est pas conforme à diverses clauses qui vont des lois fondamentales à la souveraineté du peuple<sup>25</sup>.

---

<sup>23</sup> T. HOBBS, *De la guerre des sujets contre les puissants*, chapitre IV, §2.

<sup>24</sup> T. HOBBS, *Léviathan*, *Op.cit.*, chap. 18, §3.

<sup>25</sup> N. DUBOS, *Le mal extrême*, *Op.cit.*, p. 154.

C'est ici que HOBBS bascule vers le droit de censure illimitée arguant que le souverain est juge des doctrines et opinions favorables à la paix qu'il convient d'enseigner étant donné que les actions des hommes procèdent de leurs opinions ; et dans le bon gouvernement des opinions consiste le bon gouvernement des actions des hommes envie de la paix et la concorde<sup>26</sup>.

Là où HOBBS prêche pour le droit de censure illimitée, SPINOZA demande de limiter la censure aux opinions séditieuses. En recourant au fondement de la république, chacun peut user de sa liberté de jugement sans mettre en péril le droit du souverain de là. Nous pouvons déterminer quelles opinions sont séditieuses dans la république. Il s'agira, sans doute, de celles que l'on ne peut soutenir, sans supprimer, le pacte par lequel chacun a abandonné son droit d'agir à partir de son propre jugement conclut-il. Une opinion que ne partage pas totalement HOBBS qui pense que « le chef de l'État n'est pas du tout lié ou peuple par contrat et il ne peut pas commettre d'injustice à l'égard du citoyen »<sup>27</sup>.

Emmanuel KANT qui lie la violence à l'état de nature inhérente de l'homme, va proposer un pacte entre les États afin de mettre ensemble tous les citoyens du monde : c'est le cosmopolitisme, la création des États cosmopolitiques reposant sur une constitution républicaine qui préconise « la liberté des membres d'une société.

Il en découle généralement que l'état de nature, comme l'affirme HOBBS, s'identifie à la violence comme état de guerre perpétuelle de « chacun contre chacun »<sup>28</sup>, comme si la société était privée de souverain.

C'est ici le lieu de s'interroger sur cette absence supposée du souverain. Comme on le voit, la guerre n'est plus donc l'affrontement réel mais plutôt une disposition durable du combat. Car comme le souligne HOBBS, la guerre ne consiste pas seulement dans la bataille et les affrontements effectifs, mais dans un espace de temps où la volonté de s'affronter en des batailles est suffisamment avérée.

En réalité, HOBBS ne constate l'absence du souverain que de façon imaginée du fait de la permanence de la violence dans une société où devrait régner l'ordre et la paix incarnés par le souverain. L'on se demande alors pourquoi le souverain n'élimine-t-il pas la guerre ? Mais la guerre, note encore CLAUSEWITZ, est une continuation de la politique par d'autres moyens. C'est pourquoi, il montre qu'il ne s'agit dans la guerre que de moyen pour contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté.

---

<sup>26</sup> N. DUBOS, *Le mal extrême*, *Op.cit.*, p. 154.

<sup>27</sup> T. HOBBS, *De cive*, *Op.cit.*, chap. 7, §14.

<sup>28</sup> T. HOBBS, *Léviathan*, *Op.cit.*, p. 39.

Vu comme telle, la guerre reste une réalité fondamentalement politique car planifiée par le souverain et se traduisant malheureusement par la domination de l'homme par l'homme. Fort de l'adage « qui veut la paix prépare la guerre », le souverain qui a pour mission de veiller au bien-être, à la quiétude de ses sujets et à la protection de son territoire s'emploie à disposer d'une armée appelée à faire la guerre à tout moment qu'il juge nécessaire.

Dans notre monde moderne, le métier des armes est devenu l'une des disciplines où hommes et femmes épris de paix apprennent les techniques et tactiques de la guerre, mettant de côté la dimension nocive de la violence que cet état de chose procure à l'homme.

Et avec justesse, CLAUSEWITZ revient souligner que bien que le but propre de la guerre soit de désarmer un ennemi, cette action n'a jamais de sens que dans un contexte politique qui transcende l'aspect militaire<sup>29</sup>. La guerre n'existe qu'en tant qu'instrument de la politique et l'arme sa main. La guerre est et reste un acte médité, planifié et réfléchi par l'homme et est loin d'être une émanation du hasard

De par l'histoire de l'humanité, les guerres entre les peuples sont très souvent accompagnées des revendications politiques et des qualificatifs beaucoup plus sociologiques, idéologiques, politiques, sympathiques qu'administratives on parle alors de guerre d'agression ou de libération selon le camp où l'on se trouve, de guerre pour l'indépendance et même indépendance totale, guerre pour la démocratie, guerre pour les libertés et le respect des droits de l'homme quelles qu'en soient les conséquences, quel que soit les prix. Après la guerre viennent souvent les négociations et la réconciliation visant à surmonter les affres causées par celle-ci comme quoi, on passe par la guerre pour atteindre la paix. MAX WEBER pense que la puissance, même à ce qu'elle n'est que potentiel, c'est-à-dire une capacité à réaliser une action est à la fois l'utilisation de la force et de l'influence<sup>30</sup>. Tel nous semble en définitive le sens premier de la guerre qui se présente comme une force nécessaire dans l'instauration du pouvoir politique et dans le rayonnement de son influence et de son action à la tête d'un peuple. Il s'agit au demeurant, d'un acte de la dimension positive qui est l'autre face de l'iceberg qui cherche à s'affirmer, en tant que dimension politique entendue comme de la guerre, la politique comme toute recherche du bien-être de la cité.

---

<sup>29</sup> Cf. CLAUSEWITZ, *De la guerre*, cité par N. BUDOS, *Le mal extrême*, *Op.cit.* p. 268.

<sup>30</sup> Cf. MAX WEBER, cité LENINE, « Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme », in *Marx, K et Engels, F, Œuvres*, Moscou, 1975, p. 84.

### III. GUERRE COMME CONDITION DE POSSIBILITÉ DE DÉVELOPPEMENT D'UN PEUPLE

Le terme développement, bien que sur les conditions d'émergence d'une nouvelle société, s'inscrit très souvent dans une tradition philosophique et scientifique très théorique et est aussi à côté de la très actuelle problématique du débat classique de la philosophie et de la sociologie occidentale comparée portant sur le bien-être humain. Ce concept, aussi complexe par sa nature, a apporté des partages dichotomiques caractérisent les aspirations singulières de chaque société, les différentes formes de connaissances, les différents modes de pensées et le progrès du savoir d'aujourd'hui encore au Carrefour d'interprétations diverses et controversées.

Ce partage dichotomique que certains auteurs ont qualifié de « vision européocentrique » du réel et de l'histoire et qui se veut la meilleure, se cristallise cependant dans les oppositions même les plus archaïques telles que :

- Pensée prélogique versus pensée logique ;
- Pensée sauvage versus Pensée domestique ;
- Pensée mythico poétique versus pensée logico empirique qui serait le reflet des décalages dans les niveaux de développements entre : Peuples primitifs versus peuples civilisés ; Sociétés traditionnelles versus sociétés modernes ;
- Sociétés sous-développées<sup>31</sup>.

Évitant soigneusement de tomber dans la ruse déjà dénoncée par des penseurs comme W. SONYINKA ou Y. MUDIMBE sur la remise en question du discours du « père », avec les paroles inspirées par le même « père », nous pensons que le développement se rapporte au bien-être global d'un peuple quel qu'il soit.

Ceci dit, il sied de se demander comment la guerre dans son aspect violent peut faire bon ménage avec la paix et permettre le développement d'un peuple. La guerre, on l'a dit, dans son versant de puissance reste une disposition naturelle de tout homme et n'échappe donc à aucune société en dehors de toutes considérations spatio-temporelles. Il y a un temps pour la guerre et un temps pour la paix, clame le sage. Mais pendant le temps de la guerre on pense à la paix et on fait le bilan car, nous l'avons dit, les guerres qui s'accompagnent des revendications politiques visent le développement des peuples après cette période de l'histoire.

Dans le cas concret de la RDC, le pays n'a jamais connu une marche en reculant comme pendant les deux dernières décennies du fait de la guerre : Guerre de libération par l'AFDL en 1996, guerre pour la démocratie par le RCD en 1998, guerre de libération par le MLC en 1998, guerre de Mai-Mai et de tous

---

<sup>31</sup> Cf. N. DUBOS, *Le mal extrême*, *Op.cit.*, p. 104.

les mouvements armés à l'instar du mouvement du 23 mars dit, « M23 », pour ne citer que celles-là.

Ces guerres politiquement revendiquées ont entraîné une baisse incroyable de l'économie et des toutes les potentialités imaginées. Le congolais attend toujours de penser la restauration du pays. Il nous semble que les filles et fils du pays qui font la guerre peuvent réussir à donner une forme durable aux nombreux slogans qui ont motivé et accompagné la guerre et au profit d'un peuple que les mêmes guerres ont appauvri. Or, note BENOIT VERHAEGEN, le paradoxe Zaïrois consiste en ceci: Plus l'ordre économique est un désordre, plus l'exploitation est brutale, plus les ressources nationales sont gaspillées, plus le système est donc irrationnel, plus il doit être légitimé par les recours à l'instance scientifique indiscutable de la recherche, symbole de rationalité et progrès<sup>32</sup>.

Ceci montre à suffisance comment le développement n'est pas une théorie oiseuse mais une idée. La guerre constituant ainsi un moment privilégié pour qu'un peuple prenne à bras le corps son destin et réfléchisse sur son bien-être futur : saisir les opportunités mises à nue par la guerre et l'après-guerre. La résiliation et la concussion de certains accords, la révision de certains contrats et certaines coopérations, la mise en forme de certaines ambitions restées longtemps en veilleuses, la requalification des structures et de l'ordre établi l'assistance, l'aide et l'appui des pays et des institutions armées sont donc autant d'atouts à saisir.

Ce travail est celui de tout un peuple et constitue la richesse de toute une nation qui s'exprime par l'entremise de ses intellectuels que la RDC ne manque pas. Dans un pays économiquement jeune comme le Zaïre, note encore BENOIT VERHAEGEN, où le pouvoir économique ne s'enracine ni dans une classe sociale nationale, ni dans une légitimité d'ordre culturel et où les contraintes coloniales étaient devenues insupportables, il était extrêmement important de justifier l'inégalité économique d'une manière indiscutable et universelle. Ce fut, poursuit-il, le rôle des planificateurs, des experts, des bureaux d'études, des conseillers, des organisations internationales sans compter l'université, ses professeurs et ses chercheurs. Le besoin n'a guère disparu. C'est me semble-t-il, une nouvelle opportunité pour le Congo de l'après-guerre, qui est celle d'aujourd'hui et peut-être à venir.

Nous pensons en ce jour que le Congo-Kinshasa qui a une histoire belliqueuse peut valablement se ressaisir par le bon travail de planification de ses propres fils et filles, experts conseillers, professeurs, chercheurs. Car pour dire comme Julius NYERERE, ce n'est pas l'argent, c'est le peuple qui est la source du développement. L'argent et les richesses que le peuple représente

---

<sup>32</sup> B. VERHAEGEN, cité par LONGONDJO in *RPA* ; n°13, + FCK, p. 41.

sont la conséquence et non le fondement du développement. Les fondements sont : le peuple, la terre, une juste politique et un gouvernement<sup>33</sup>. Ceci ne saurait suffire dans la mesure où, comme pense LÉNINE, les hommes ont toujours été et seront toujours les dupes, naïfs des autres et d'eux-mêmes, tant qu'ils n'auront pas appris, derrière les phrases, les déclarations et les promesses morales, religieuses, politiques et sociales, à discerner les intérêts de telles ou telles choses<sup>34</sup>.

Pour sa part, la coopération belge au développement estime que la paix et la stabilité mondiales sont davantage une question de sécurité et des droits de l'homme et moins une question d'absence de guerre entre États. Cette sécurité humaine est une condition du développement durable et de lutte contre la pauvreté<sup>35</sup>.

Le Congo Kinshasa vit dans la guerre qui lui offre multitudes d'opportunités de développement économique qu'il faut dès maintenant explorer et capitaliser.

---

<sup>33</sup> J. NYERERE, *Socialisme, Démocratie et Unité africaine. La déclaration d'Arusha*, Présence Africaine Paris, 1970, p. 23.

<sup>34</sup> LÉNINE, « Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme », in *Marx, K et Engels, F, Œuvres, Op.cit.*, p. 18.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 21.

## CONCLUSION

La guerre comme chosification de l'homme est à bannir, car elle se manifeste par sa dimension de violence, brutalité, profanation, destruction, dimension cruelle qui ne permet pas le développement d'un peuple et qui foule au pied la considération éthique de l'humain et ses droits même les plus fondamentaux.

Partant, la guerre devient et reste dans le stade de HOBBS où l'état naturel où l'homme est un loup pour l'homme. L'idée de la guerre qui a soutenu notre réflexion, c'est justement son aspect positif de « continuation de la politique par d'autres moyens ».

Étant donné que la politique n'a d'autres missions que le développement d'une cité, l'avant ou l'après-guerre sont des moments privilégiés de la politique permettant de réfléchir sur la destinée des peuples. Les vaincus d'hier sont des puissances d'aujourd'hui, nous renseigne l'histoire. Question d'interroger les États-Unis d'Amérique, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et le Japon par exemple. L'idée courante du développement se réfère à un processus de transformation des structures ou des formes de sociétés et changement de mentalité. Cette transformation s'opère grâce à l'introduction des techniques de production de plus en plus efficaces.

Dans « Pauvreté Richesse des peuples », TEVOEDJRE, s'insurge contre le développement importé<sup>36</sup> car, pense-t-il, c'est plutôt l'insatiabilité permanente et le goût de domination du monde par toute race humaine qui guident la soif inassouvie de transformation de la terre et qui dit transformation, dit changement. Comme on a dit que la raison politique de la guerre c'est la domination de l'autre et par ricochet du monde, la guerre comme domination du monde devient une voie pour le développement des peuples car dominer le monde est un ordre sacré. Aussi constate-t-il CELSO FURTADO, le développement à son origine dans le désir de l'homme de maîtriser le monde pour satisfaire ses besoins. Les sociétés sont développées dans la mesure où en leur sein, l'homme parvient précisément à satisfaire ses besoins et renouveler ses aspirations<sup>37</sup>.

En définitive, la guerre classique est toujours justifiée comme un moyen politique offert à l'homme pour atteindre ses objectifs vitaux. À dire vrai, l'humanité se contenterait éventuellement, faute de mieux, d'une paix par la terreur, à condition que la politique de l'un ou l'autre collectivité ne mette point en danger les valeurs et les principes défendus par les rivaux. Or cette

<sup>36</sup> A. TEVOEDJRE, *La pauvreté, richesse des peuples*, Les Éditions Ouvrières, Paris, 1978., p. 73.

<sup>37</sup> C. FURTADO, *Brève introduction au développement, une approche interdisciplinaire*, Publisud, Paris, 1989, p. 98.

hypothèse est utopique car elle contient la négation de la politique des puissances par la négation de la rivalité des puissances.

Et il est rare qu'un État veuille la guerre pour elle-même ; il veut être puissant et cette volonté provoque finalement une situation qui rend la guerre inévitable. Autrement dit, la guerre est un moyen au service d'un but qui le transcende. C'est-à-dire, pas d'omelette sans casser les œufs. Si l'analyse des grands penseurs comme CLAUSEWITZ, HANNAH ARENDT, plus PLATON reste non dépassée à ce jour, il reste en revanche vrai que la discussion touchant la signification de la guerre demeure ouverte.

**BIBLIOGRAPHIE**

1. ARENDT, H., *Du mensonge à la violence*, Calmann-Levy, Paris, 1972.
2. ARISTOTE, Physique, IVS8, 2 1 a Traduit par P. Peligrin, Garnier Flammarion, Paris, 2020.
3. AROUX, S., Encyclopédie philosophiques, vol. II, PUF, Paris, 1990.
4. FUTADO, C., Brève introduction au développement une approche interdisciplinaire, Publisud Paris, 1989.
5. HERACLITE, Fragmentes, N°53.
6. HOBES, Leviathan, Sircy, Paris, 1971.
7. KIBANDA (M), « L'enjeu du débat ou la problématique de philosophie africaine : rationalité et nationalité. La formulation d'une nouvelle épistémologie du développement », in RPA n°24, FCK, 1996.
8. LENINE, « Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme », in 'Marx, K et Engles, F, œuvres, Moscou, 1975, cité par LONGONDJO, RPA n°13, + FCK, 5.41.
9. M'VUMBI NGOLU Tshasa, « Violence, raison dans l'univers des personnes » in USAWA, n°9-16 bolingo, mapenda, lolango, dinanga et - Nzola signifient « amour » dans les langues locales du Congo.
10. MBOKA (P.), « Violence structurelle en Afrique: la raison au banc des accusés », in Logos n°23, ISPLUCCM, 2003, p.40.
11. MICRO-ROBERT, Dictionnaire d'apprentissage de la langue française, PUF, Paris, 1993.
12. PLATON, La République, Paris, Garnier Flammarion, 1996.
13. RAYNAUD, M., Dictionnaire de la philosophie politique, Paris, PUF, 1996.
14. Secrétaire d'État Belge, qualité dans la solidarité, Mars 200, p. 32.
15. TEVOEDIRE, A., *La pauvreté, richesse des peuples*, Les Éditions. Ouvrières, Paris, 1978.